

# Copie anonyme - n° anonymat :

Code épreuve : 261

Nombre de pages : 10

Session : 2025

Épreuve de : Dissertation littéraire ou philosophique.

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

## Sujet n°2 : le prix de la vertu

On dit d'un homme vertueux qu'il a des principes, c'est-à-dire qu'il se refuse à employer n'importe quel moyen pour atteindre son but, même lorsque celui-ci est laudable. En effet, il semblerait que pour agir vertueusement il faille abandonner ses intérêts particuliers et égoïstes, incompatibles avec la loi morale. La vertu, pour être acquise, a un coût, un prix immatériel. <sup>même si elle n'est jamais définitivement acquise</sup> Pour acquiescer la vertu, qualité morale et intellectuelle qui prédispose l'individu à agir moralement, dans l'intérêt de tous, il faut donc renoncer, se défaire, voire se priver de ses désirs naturels, de ses plaisirs sensibles, de son intérêt égoïste. La vertu a un coût, mais envisager un prix, n'est-ce pas établir une relation mercantile intéressée ? Considérer que la vertu a un prix, c'est envisager qu'elle peut être achetée, troquée, échangée contre un bien, de l'argent ou peut-être ce que l'on a de plus propre, autrement dit, la liberté. La vertu, en effet, ne peut s'obtenir qu'en échange de quelque chose qui a autant de valeur morale. Si la vertu a un prix, il y aurait donc un acheteur, et un vendeur, ce qui établirait une relation déséquilibrée et inégalitaire, en plus d'être intéressée, d'où la contradiction entre la vertu, qui est une disposition intérieure à agir pour le bien, en accord avec sa raison et dans l'intérêt d'autrui, et son prix.

qui met en lumière une relation de pertes et de gains qui bénéficie à certains, au prix de la dépossession d'autres individus. Alors que le prix de la vertu semble être la condition nécessaire pour agir moralement et dans l'intérêt de tous, ce prix n'est-il pas en fait l'origine même d'une relation mercantile et intéressée qui vise à troquer la vertu contre la liberté de chacun? La vertu a-t-elle donc réellement un prix? Le prix de la vertu est la condition nécessaire pour renoncer à tout intérêt particulier et égoïste, et la possibilité <sup>même</sup> de se soumettre à la volonté de tous. Cependant, cette soumission <sup>arbitraire</sup> se réalise aux dépens de notre libre-arbitre car elle vise l'intérêt d'un groupe social d'individus. <sup>le vertu ne vaut pas son prix</sup> En fait, la vertu <sup>particulier</sup> authentique <sup>et éthique, elle</sup> n'a pas de prix et dépasse toute relation sociale car elle est la capacité à agir droitement en accord avec sa raison et sa volonté, non celle des autres.

Certes, la vertu a un prix car afin d'être moral et d'agir droitement, il est nécessaire de renoncer à ses plaisirs sensibles et naturels qui sont incompatibles avec l'intérêt de tous.

En effet, la vertu s'acquiert que lorsque l'on choisit de se soumettre à ~~l'int~~ la volonté de tous contre l'arbitraire de ses désirs égoïstes. Kant, dans fondements pour la métaphysique des mœurs, pense que le prix de la vertu s'incarne à travers l'impératif catégorique qui commande d'agir suivant une forme et non selon une fin car il commande une intention, une manière ~~d'agir~~ de choisir. Pour accéder à la vertu, il faut que la loi que la volonté se donne à elle-même soit valable pour tous, de sorte que la règle que j'adopte doit pouvoir devenir celle de l'humanité

entière: "agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir en même temps comme principe d'une législation universelle" (ibid). Par conséquent, le prix est celui de la capacité à soumettre sa volonté, autrement dit, ses règles individuelles d'action, au critère de l'universalité. Le prix est donc celui d'une soumission de sa volonté à la loi morale, ce qui induit l'abandon, le renoncement à ses intérêts personnels particuliers, naturels et égoïstes qui sont incompatibles avec l'intérêt général et l'édification d'un monde dans lequel nous pourrions vivre ensemble, en société.

Il s'agit donc de se soumettre à la volonté d'autrui en se privant de ses plaisirs et désirs sensibles pour laisser place à la liberté d'autrui. Levinas, dans Totalité et infini, invite l'homme à se défaire de son identité singulière pour se substituer à autrui. En effet, il écrit que l'homme, dans la relation éthique, est responsable de manière inconditionnelle d'autrui. Cette responsabilité apparaît comme la vertu la plus haute qui nécessite la dépossession <sup>de l'identité</sup> de l'individu au profit d'autrui. Il ne s'agit pas de se servir d'autrui, mais de le servir. Celui-ci m'apparaît sous la forme d'un visage transcendant qui m'intime de <sup>me</sup> mettre à la place d'autrui de telle façon qu'être Moi, c'est être pour-autrui: "la seule valeur absolue est la possibilité humaine de donner sur soi une priorité à l'autre" (ibid). Le prix de la vertu qui permet ~~une~~ un rapport d'altérité éthique <sup>et transcendant</sup> entre les individus, est donc celui, chez Levinas, de la nécessité de se dépouiller de son identité singulière et individuelle pour se mettre au service de la volonté d'autrui dans un mouvement de générosité désintéressé. A travers la sensibilité originelle, je me prive de mon intérêt à ~~me~~ conserver et accroître mon être fini pour agir vertueusement, en accord avec la volonté inconditionnelle de mon prochain car, dans la relation éthique transcendantale, son sort m'importe désormais plus que le mien.

Ainsi, la vertu a, en effet, un prix dans

l'objectif de faire société. Pour former un groupe social qui interagit avec autrui à travers des échanges, certes verbaux, mais aussi matériels et économiques pour favoriser le développement, et de la société, et de l'individu, à travers un marché vertueux, il faut établir une solidarité <sup>à travers</sup> par laquelle les individus renoncent à leurs intérêts individuels. Bergson, dans Les Deux Sources de la morale et de la religion, établit une morale close qui n'a de sens que dans une société close et qui prend la forme d'habitudes et de règles qui cherchent à assurer la conservation de cette société. La morale close est faite d'interdits qui s'imposent à la conscience individuelle comme une pression sociale. Ainsi, pour établir une société vertueuse et solidaire, les membres de la société doivent renoncer à leurs intérêts particuliers. L'obligation morale vise donc à limiter les individus et les sentiments individuels dans les limites du groupe social et de les souder à la solidarité établie par la nature : "représentez-vous l'obligation morale qui pèse sur la volonté à la manière d'une habitude" (ibid). Cette obligation morale n'est autre que la société elle-même s'imposant à la conscience individuelle avec une nécessité contraignante. Les formulations sociales et le loi visent donc à établir une société vertueuse. Les membres du corps social sont soumis <sup>aux</sup> - règles de vie imposées par ce même groupe social, règles qui ne cherchent qu'à ~~favoriser~~ tourner à l'automatisme. Donc, le prix d'une société vertueuse est le renoncement de chacun des membres qui la composent à leurs intérêts individuels pour penser une solidarité.

Or, renoncer à ses désirs, n'est-ce pas renoncer à sa volonté, et donc à sa liberté? Pour être vertueux, il faudrait donc s'endetter inconditionnellement pour se soumettre aux exigences du groupe.

En fait, dans cette relation éthique, ou plutôt cette relation mercantile intéressée, qui implique le trocque d'une partie de moi-même pour acquérir une vertu sociale, sommes-nous les gagnants ou les perdants?

# Copie anonyme - n°anonymat :

Emplacement QR Code	Code épreuve : 261	Nombre de pages : 10	Session : 2025
	Épreuve de : Dissertation littéraire ou philosophique		
<b>Consignes</b> <ul style="list-style-type: none"><li>• Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer</li><li>• Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir</li><li>• Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)</li><li>• Numéroter chaque page (cadre en bas à droite)</li><li>• Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre</li></ul>			

Cette vertu qui a un prix, n'est-elle pas une vertu sociale établie par certains pour asservir les individus ~~à~~ à leurs intérêts et à l'ordre dominant? La vertu vaut-elle son prix? Il semblerait que le prix de la vertu, dans la société, est démesuré et incommensurable, si bien que que je perds davantage dans ce froque qui bénéficie aux plus puissants: je renonce à ce que j'ai de plus propre, c'est-à-dire ma liberté.

En effet, le prix de la vertu a été établi par un groupe d'individus qui cherchent à soumettre et assujettir les individualités ~~en~~ en leur inculquant une puissance en culpabilité qui les soumet moralement et socialement à l'ordre dominant. Nietzsche, dans La Généalogie de la morale, critique la notion de responsabilité, communément admise par nombre d'individus, comme une vertu. Or, ~~elle~~ ~~si~~ cette responsabilité a pris forme à travers la structure historique ~~de~~ et interindividuelle de la dette qui visait à soumettre les créanciers aux débiteurs par un contrat qui les ~~engageait~~ <sup>engageait</sup> à respecter leur ~~leur~~ promesse, sous peine de châtements. Cette structure de la responsabilité à travers la dette ~~est~~, d'abord un passée à la conscience subjective, puis internalisée par elle-ci un tant que règle de conduite, consiste à éprouver ce que Nietzsche appelle la "mauvaise conscience", c'est-à-dire la vie psychique effective de l'homme culpabilisé par la culture, mode subjectif authentique de la conscience morale qui est l'effet

d'une discipline. Donc, le prix de la vertu dépasse la capacité des individus à le payer. Impuissants à acquiescer cette vertu car le prix, trop élevé et établi par des individus qui se pensent être les maîtres en voulant asservir leur prochain, est à l'origine de cette "mauvaise conscience" que les individus dominés éprouvent. Ainsi, le prix de la vertu est un instrument de pouvoir qui vise à assujettir le groupe à un ordre dominant. Le groupe culpabilise à l'idée de ne pas être capable d'accéder à cette vertu qui exige de traquer leur volonté de puissance.

Donc, la vertu ne vaut pas le prix que le groupe dominant a établi pour soumettre le groupe dominé à leurs intérêts et exigences individuelles. La vertu exige, en effet, le traque de la liberté de chacun, ce qui <sup>induit</sup> une aliénation de facto. En effet, Sartre, dans ses Notes pour une morale, pense que la position de valeurs transcendantes dans les discours impératifs et prescriptifs est aliénation: "toute morale qui se donne pas explicitement comme impossible aujourd'hui contribue à l'aliénation et la mystification des hommes" (lire sur Jean Genet). L'exigence de l'impératif catégorique est pour lui exigence de soumission car il consiste à présenter la soumission comme volonté de tous. En effet, ~~le~~ le prix de la vertu telle qu'elle a été définie dans les discours, notamment sociaux et politiques, est celui du renoncement de chacun à son pouvoir être originnaire, à sa liberté. Les normes de comportement ~~et~~ qui apparaissent comme des vertus dans la société, exigent la soumission de chacun à l'ordre dominant, si bien que "ma volonté me servent comme volonté des autres et volonté inconditionnée de l'autre" (Notes pour une morale), chacun s'aliène au profit de chacun, sans réaliser que cette volonté commune, qui apparaissait précédemment

comme la possibilité même d'accéder à la vertu, n'est qu'une volonté toujours autre. Elle est la volonté de personne mais l'oppression pour tous. La morale du devoir est en fait un type de relations sociales et humaines; celui de l'aliénation qui tourne en rond, de l'esclavage sans maître, du sacrifice de l'homme à l'humain" (ibid). Ainsi, la vertu sociale et humaine établie ~~par~~ dans le cadre d'un conformisme dominant et dominé, c'est-à-dire - au nom d'un ordre dont nul ne saurait justifier l'existence, ne vaut pas son prix. Sartre montre que dans la société des classes, la morale a été divisée en deux morales de classe: celle de la classe des capitalistes, et celle des travailleurs. Si le prix de la vertu peut être payé par la classe dominante car <sup>celle-ci</sup> identifie cette vertu ~~comme~~ aux valeurs humanistes dont les bourgeois se servent pour justifier le système capitaliste, le prix de la vertu, en revanche, est trop élevé pour les ouvriers qui ne parviennent pas à s'élever jusqu'à <sup>cette</sup> vertu faute de capital culturel, économique et intellectuel. Donc, le prix de la vertu met en lumière une relation, un rapport de pouvoir entre ceux qui peuvent acquiescer cette vertu car ils l'ont eux-mêmes définie, et ceux qui doivent traquer leur liberté et s'aliéner pour tenter, en vain, ~~de~~ d'accéder à cette vertu sauée par la classe dominante.

Par conséquent, le prix de la vertu a été estimé et imposé de manière arbitraire par la classe dominante, au plus tôt le "On" tel qu'Heidegger l'a défini dans Être et Temps. En effet, le prix de la vertu exige que le Dasein, c'est-à-dire l'avoir-à-être, qui se distingue de tout devoir - être prescrit, se réfère à la société ou au "On" pour avoir l'espoir de pouvoir le faire. Or, c'est admettre que le Dasein s'aliène au profit des autres. Le Verfallen, défini comme comme le mode d'être le plus quotidien pour le Dasein d'être son ouverture, sombre dans la publicité du "On" en voulant se conformer à la vertu établie par la société. En effet, le Dasein est au-delà du monde dont il se préoccupe, à tel point que l'étant <sup>intransigent</sup> qui surgit au sein de l'ouverture préoccupée est la raison pour laquelle le Dasein se comprend lui-même à partir du "On".

Selon Heidegger, "chacun est d' autre et nul n'est lui-même" (ibid) car le prix de la vertu, trop élevé et donc inaccessible, car établi par le "On", sans prendre en compte les moyens, individuels et singuliers de chacun, est la raison, pour laquelle <sup>et caractéristiques</sup> l'accès à soi-même en tant qu'avoir-à-être au "ayant à être le Dasein comme moi" (ibid), est "verrouillé" et les possibilités d'être sont nivelées. Donc, le prix arbitraire de la <sup>vertu qui</sup> ne prend pas en considération les possibilités d'être propres à chacun, est ce qui engendre l'aliénation des individualités. Ce prix ne correspond pas aux moyens et possibilités de chacun. Ce prix est celui du "On", de tous, ou plutôt de personne, et en s'efforçant de le payer, les individus s'aliènent, c'est-à-dire, deviennent autres qu'eux-mêmes et abandonnent leur pouvoir être le plus propre.

Ainsi, le prix de la vertu, étant arbitraire, est trop élevé. Il réduit les possibilités d'être car il exige la soumission de la liberté de chacun au profit du groupe dominant qui, lui, peut payer le prix car il est celui qui a défini et établi la vertu comme volonté de tous. La vertu authentique, et son société, a-t-elle donc véritablement un prix ?

En fait, la vertu authentique, autrement dit, celle qui exige d'agir directement pour le bien d'autrui sans tenir compte du contexte historique et social, n'a pas de prix. La vraie vertu, et non celle définie par le groupe dominant à travers des normes qui visent à assujettir les individualités, n'est pas l'objet d'une relation mercantile. La vertu s'acquiert, non par achat, mais en faisant usage, mais surtout bon usage, de son libre-arbitre selon la volonté propre à chacun.

En effet, la vertu n'a pas de prix car elle n'exige pas en réalité un traque, un échange. De plus, elle n'admet pas le renoncement à ses désirs, ou à sa liberté, qui constituent tout individu, mais elle admet une relation d'équilibre. Descartes, dans les Passions de l'âme, estime que tout homme, pour acquiescer la vertu la plus haute, qu'il définit comme la générosité, doit établir un équilibre entre ses désirs et ses jugements. Il ne s'agit pas de réprimer ou de supprimer ses désirs naturels, mais de les accorder à son entendement à travers

# Copie anonyme - n°anonymat :

Emplacement  
QR Code

Code épreuve : 261

Nombre de pages : 10

Session : 2025

Épreuve de : Dissertation littéraire ou philosophique

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

d'usage de son libre-arbitre: "il n'y a que les seules actions qui dépendent de ce libre-arbitre pour lesquelles nous quissions avec raison être loués ou blâmés, et il nous rend en quelque façon semblable à Dieu, en nous faisant maîtres de nous-mêmes" (libid). Descartes affirme donc que seul ~~l'usage du~~ libre-arbitre et son usage constant et ferme est la clé pour accéder à la vertu. Ce libre-arbitre n'a pas de prix, matériel ou immatériel, mais est propre à chacun. Donc la vertu n'a pas de prix car elle peut être trouvée en chacun de nous, et ce, en agissant librement et moralement.

Donc, il s'agit de s'effortuer à agir droitement par l'usage de notre volonté et de notre libre-arbitre pour atteindre la vertu. Aristote estime que c'est par l'habitude que l'on acquiert la vertu, et non en se souvenant moralement et intellectuellement. Dans Éthique à Nicomaque, le philosophe antique pense que la vertu est une disposition intérieure à agir pour le bien. L'homme vertueux, ou homme tempérant selon Aristote, est celui qui suit ce que la droite règle prescrit, en accord avec le logos (ou raison), non par contrainte, mais par plaisir. En effet, l'homme vertueux est celui qui décide de réaliser une chose parce que c'est beau. Le beau incarne la valeur morale. L'homme vertueux n'est pas celui qui a acheté la vertu, mais celui qui suit le bien morale parce qu'il en apprécie la beauté. La capacité à agir droitement, parce que c'est beau, définit la vertu éthique, et non sociale comme c'était le cas chez Bergson :

notre désir, accordé au logos, est devenu un amour pour la règle. De plus, il ne s'agit pas de payer un prix pour atteindre la vertu, mais d'agir avec prudence, c'est-à-dire trouver la norme juste dans une situation particulière en la réalisant. Il s'agit d'inventer ce qu'il faut faire pour être juste, et non inventer un prix pour obtenir la vertu. La vertu n'est pas ~~un~~ acquise de manière permanente, mais nécessite de toujours trouver l'action à réaliser pour être juste. La vertu n'est jamais acquise de façon définitive, une fois pour toutes, mais exige de renouveler sans cesse l'usage de notre libre-arbitre. Aristote prend l'exemple de l'amabilité, vertu sociale qui consiste à agir comme il faut dans les relations sociales par l'intériorisation d'un code social de politesse. Mais, l'amabilité ne devient une vertu authentique, éthique, que lorsqu'elle prend la forme du tact, c'est-à-dire, la capacité à inventer ce qu'il faut faire ou dire à quelqu'un pour lui faire réellement plaisir, sans complaisance. Donc, selon Aristote, la vertu authentique n'a pas de prix car elle est inconditionnelle. Pour tenter d'obtenir la vertu, il faut inventer la norme juste à réaliser dans une situation particulière, ce qui exige l'usage constant de notre libre-arbitre et de notre capacité à délibérer de manière inventive selon notre volonté, et non celle du groupe dominant.

ainsi, la vertu a un prix si l'on estime qu'elle met en échec l'accomplissement des désirs naturels et sensibles qui nous asservissent car rien ne nous garantit qu'ils ne sont pas l'expression de la volonté de l'autre, du groupe dominant. La vertu sociale, telle qu'elle a été établie par des individus qui cherchaient à soumettre les autres, est aliénation et renoncement à notre liberté. Mais la vertu authentique et éthique, elle, n'a pas de prix car elle est inconditionnelle et exige, non pas un prix démesuré, mais l'usage de notre liberté et de notre volonté qui expriment un choix de la vertu.